

INTERVENTION DE MADAME ANNE D'ORNANO, VICE-PRÉSIDENTE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU CALVADOS

Merci Madame la Présidente de me donner la parole pendant ces quelques minutes dans ce débat public dont l'enjeu est d'une extrême importance pour notre région. Je voudrais tout d'abord dire que je ne suis pas une technicienne de l'éolien ni de l'énergie, sauf peut-être de celle que chacun porte en soi. Je ne suis pas non plus une spécialiste de la pêche, et que mon propos sera donc uniquement axé sur le devoir de mémoire qui est si cher aux Normands. C'est d'ailleurs ce que vous m'avez demandé et je m'y tiendrai.

Je ne suis pas Normande d'origine. Je le suis devenue à travers les années et les responsabilités et j'en suis heureuse et j'en suis fière. Dans mes veines coule le sang moitié anglais, moitié américain de ma grand-mère maternelle. Et c'est ainsi que j'avais un cousin anglais John VERNON et un oncle américain Henry LAWRENCE, qui ont débarqué l'un par la mer, l'autre est tombé du ciel en juin 44. Et un de mes tout premiers souvenirs d'enfance est celui de John, passé, Dieu seul sait comment, derrière les lignes, arrivant dans la cour de la maison où nous étions, ma mère, mon frère et moi, en Anjou. La première phrase que j'ai entendue en anglais, c'était lui et c'était : « *I've been looking for you* » (« je vous cherchais »). Je ne sais pas si c'est lui ou si c'est en devenant Normande que j'ai appris qu'il y a des endroits, des sites sur notre terre qui portent sur le vent de l'histoire du monde, les empreintes de la douleur. Leurs noms résonnent dans les mémoires et la pluie qui tombe sur leur image est une pluie de sang, de feu et de larmes. Ils sont certes symboles de violence, mais ils sont encore plus symbole de courage. Symbole de terreur, mais aussi d'honneur. Symbole de désespoir, mais aussi d'espérance. Sur chacun d'entre eux flotte le drapeau du sacrifice, la bannière de la gloire anonyme, le souffle de l'inoubliable. Alors qu'ils étaient habitués à leur climat, à leurs tempêtes, à leurs marées, au chant de leurs oiseaux, à leur coucher de soleil, à leur lever du jour, ces endroits paisibles, ici paysages de tant d'enfances, de si belles vacances, sont devenus des endroits bouleversants. Et de par ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont vécu, ils sont gravés dans la mémoire du monde. La Pointe du Hoc, Omaha Beach, Pegasus, Sword, Gold, Arromanches, Utah Beach, Juno sont de ceux-là. Ici, de par la folie des hommes, le diable a pendant quelques heures, quelques jours, quelques semaines, agrandi son territoire et installé son enfer sur les plages, sur les terres et dans le ciel de Normandie. Et c'est la grandeur des hommes qui est venue l'en déloger.

Comment étaient-ils ces hommes-là ? Ceux qui sont venus ici, chez nous, si nombreux et de si loin pour mourir, pour souffrir, pour ne jamais pouvoir repartir, afin de nous rendre au prix de tant de douleurs, la liberté que nous avons perdue. Je me le demande souvent. Je me demande s'ils avaient moins peur, moins mal, moins froid que nous aurions eu. Je me

demande s'ils avaient moins mal au cœur, moins envie de rentrer chez eux, moins le mal du pays que nous aurions eu. Je me demande comment était l'au revoir à l'ami, à la mère, à la fiancée, ou encore s'ils étaient un peu plus âgés, comment était le regard sur son enfant, sur son épouse, sur son village, avant de s'embarquer à la reconquête de notre liberté. A-t-il eu mal ? A-t-il vu le coup venir ? Et surtout avait-il moins la peur au ventre que nous aurions eue ? Le souvenir de leur sacrifice est devenu pour nous, les Normands, notre patrimoine commun. Leur histoire est celle qui a fait la beauté de la nôtre. C'est notre mémoire collective qui, en leur nom, s'étire sur tout notre littoral, s'enfonce dans nos villages, dans nos villes si meurtries, franchit les haies, traverse nos bois, nos champs de blé, avance à travers nos prairies et court dans nos rivières. C'est la bataille de Normandie. La nature, bien sûr, a repris son souffle. L'herbe a repoussé. Les pommiers ont refleuris. Les villes ont été reconstruites et les villages ont retrouvé leurs clochers. Les plages ont été rendues aux souvenirs d'enfance et ont été aménagées pour d'encore plus belles et plus nombreuses vacances. Les haies ont un peu disparu. Par les constructions, la modernité, le besoin de développement, l'aspect des paysages s'est transformé. Il en est ainsi de l'histoire des hommes, de ses progrès, de ses aspirations et de ses besoins. Les chemins sont devenus routes, les rochers sont devenus immeubles, des baies sont devenues ports. Les paysages ici, peut-être moins qu'ailleurs, mais néanmoins comme partout dans le monde, ont changé. C'est la vie, c'est normal et c'est bien ainsi.

Ce qui ne change pas, ce sont les couleurs du ciel, le vent, le rythme des marées, le chant des oiseaux et l'émotion. Celle si forte, si poignante que l'on ressent dans les cimetières militaires qui jalonnent notre pays et qu'on le ressent tout simplement chaque fois que l'on tente d'imaginer ce qu'était cet été 1944 et que l'on mesure ce que l'on doit à chacun de ces hommes et de ces femmes qui sont venus nous libérer et à qui nous devons en tous les cas un absolu respect et une infinie reconnaissance. Ce respect, cette reconnaissance, nous les célébrons avec des fleurs, des discours, des levers de drapeaux, des sonneries aux morts et des hymnes nationaux tous les mois de juin. Les survivants, certes de moins en moins nombreux, mais toujours aussi beaux, sont là. Je ne les connais pas tous, mais j'en connais certains. J'ai été les voir en Angleterre, aux États-Unis. J'ai été à leur rencontre en Suède, au Canada, en Belgique. Ils sont là et ils nous disent qu'ils n'ont fait que leur devoir, qu'ils avaient eu de la chance, qu'ils sont heureux de voir combien la Normandie est belle. Ils s'excusent de ne toujours pas savoir comment prononcer le nom de la plupart de nos villages. Ils nous remercient pour la médaille du 50^e anniversaire. Ils nous disent qu'ils sont touchés de notre accueil.

Alors, les éoliennes en mer, il faut bien en parler. Est-ce une blessure envers hier ou une espérance envers demain ? Je me le suis demandé. L'ambassadeur des États-Unis en France, dans son discours à Omaha Beach la semaine dernière, a dit quelque chose qui m'a frappé. Je le cite : « Ils sont venus mourir sur vos plages pour que vous puissiez écrire l'avenir. » Cet avenir qui, pour des milliers, s'est arrêté alors qu'ils avaient l'âge d'avoir la vie devant eux pouvait-il être figé dans leur esprit sur l'existant ou au contraire ouvert sur les découvertes

du futur ? Cet avenir qu'ils n'avaient plus, que fallait-il en faire ? Que faut-il en faire aujourd'hui ? Fallait-il sanctuariser plus que ce qui a été fait ? Mais alors, jusqu'où ? Jusqu'à quoi ? Jusqu'à pourquoi ? Peut-on raisonnablement sanctuariser la mer, tous les horizons, tous les territoires de la bataille de Normandie ? Fallait-il tout laisser en l'état ? Le sang, les armes, les drames et les larmes. Ce n'est pas dans la nature de la nature. La marée efface les traces sur le sable, la pluie nettoie le sang, le vent sèche les larmes, la mer creuse le pied des falaises et l'herbe reverdit.

J'ai regardé sur le site internet du débat les avis concernant cet aspect de la mémoire. Je n'ai pas été surprise d'y trouver, en tous les cas de la part des Canadiens directement concernés par Juno, une majorité d'avis favorables. Cela reflète bien ce que j'ai ressenti en parlant à ceux que je connaissais et à ceux que j'ai revus la semaine dernière. Et je crois que certains dans cette salle ont pu le constater aussi lors du diner qui a eu lieu par exemple à Arromanches. « Les éoliennes en mer, mais pourquoi pas ? Mais au contraire. Mais oui. Nous vous avons rendu la liberté, c'est à vous d'en faire ce que vous voulez. » Leur crainte, la crainte, ce qu'ils avaient compris au départ et ça a été dit tout à l'heure, c'était que les éoliennes soient sur les plages. Ça, ça n'était pas possible. C'était les plages qu'ils regardaient, pas la mer. J'ai entendu donc leurs souhaits, leurs espérances et au contraire cette espèce d'étonnement presque qu'on leur demande. Ils y sont habitués, ils ont des éoliennes en mer chez eux. Ils croient à l'avenir. Ils savent. Ils savent comme nous que la vie reprend toujours, que le rire revient, que les hommes vieillissent et que les enfants naissent. Un souhait peut-être de leur part : qu'il y ait une trace quelque part dans cette ferme, comme ils disent, de moulins à vent. Peut-être une marque de leur régiment, quelque chose qui leur rende hommage.

Donc, ils pensent, eux, aux enfants. Ils se sont battus pour que ces enfants puissent vivre dans la liberté. Ces enfants, il est de notre devoir de leur transmettre le souvenir des sacrifices et de leur laisser cette liberté qui nous a été ici rendue. C'est aussi notre devoir de tenter de leur laisser notre planète en bon état. Les éoliennes y contribueront. C'est à nous de faire souffler dans leurs ailes le vent de la liberté qui a poussé le courage jusqu'à nous et celui de la modernité, que ceux qui à tout jamais dorment sous nos pommiers n'auront jamais eu la chance de connaître. Et si le ciel s'éclaire un peu la nuit, cela, et c'est tant mieux, nous fera peut-être penser plus souvent à ceux dont l'ombre se mélange aux étoiles. Ne fermons donc pas la fenêtre sur l'avenir et n'oublions pas que la liberté est une lumière.

Je vous remercie.